

pendants et avaient des loisirs. J'assure ma vie péniblement et j'économise ce que je peux afin de n'être ni tracassé, ni tenté, pour la sécurité de ma femme et de mes enfants. Je fraie avec toutes sortes de gens : pairs, ploutocrates, auteurs dramatiques, porteurs de bains, tailleurs, demoiselles de magasin, employés, commis et ainsi de suite ; et tous en valent la peine. Je veux me mêler librement à eux et goûter au mode de vie de toute espèce de gens. Je voudrais que chacun jouisse d'autant d'aisance, de loisir et de liberté que moi, et voilà pourquoi je suis socialiste. Je crois cela très faisable avec un système économique et social sensiblement réorganisé, et je fais de mon mieux pour en faciliter l'avènement. Mais je ne vois aucune raison pour cela de nous priver, moi et ma femme, d'une vie confortable suffisante, de m'interdire toute société si ce n'est celle des classes pauvres, et de compromettre la vie et l'éducation de mes enfants en allant habiter dans quelque bouge infâme, avec une livre par semaine. Quel bien cela pourrait-il faire ? Pourquoi donnerais-je un mauvais exemple ?

Je crois que les socialistes militants feront bien de renoncer à cette idée absurde, déraisonnable, qu'il faut, pour devenir socialiste, abandonner sécurité, loisir et confort. Quand la réorganisation sociale aura assuré à toutes les jeunes femmes une vie plus saine et plus intéressante que celle de femme de ménage (tandis qu'en ce moment la seule autre alternative est d'être employée), quand elle aura assuré à ma femme et à moi l'électricité municipale à un prix abordable, et qu'elle aura de telle sorte simplifié les commodités et les arrangements domestiques, qu'on pourra se dispenser d'aides salariés, alors je serai prêt à modifier mon genre de vie, mais pas avant. Je ne crois pas. — et je ne cesse de prêcher aux gens de la classe moyenne que c'est là une idée fausse, — je ne crois pas que le socialisme exige des sacrifices aussi fanatiques que le suggère votre correspondant. Le socialisme est une proposition commerciale, claire et saine pour supprimer la pauvreté et la dépendance. Je ne crois pas qu'on lui ferait faire un pas de plus par le jeûne et l'abstinence, mais plutôt en répandant lumineusement le sens commun parmi les hommes moyennement intelligents. Devenir socialiste, ce n'est pas devenir derviche. J'entends continuer ma tâche, qui est, je le crois, celle qui convient le mieux au meilleur de mon talent, et, entre temps, me ménager autant de bon temps et de choses agréables que je peux. Si l'aide franche et indépendante que je leur donne de la sorte ne convient pas à d'autres socialistes militants, j'en suis désolé ; ils auront à la subir comme devant.

Votre tout dévoué,

H.-G. WELLS.

Spade House, Sandgate, Kent.

§

Une Lettre de M. P.-N. Roinard.

21 février 1908.

Mon cher Vallette,

J'adresse à M. Ravel une lettre fort déférente qui lui demande l'amiable restitution de mon titre « les Miroirs » ; c'est M. Marnold qui répond... et quelque peu en quêteur de piètre noise. Bien surprenante l'indiscrétion de ce critique musicien que, volontiers, l'on supposerait doué d'un certain doigté ! De quoi se mêle-t-il ?

Je ne sache pas l'avoir offensé ni même appelé en cause. Pourquoi m'attaque-t-il ? Pour argumenter en m'opposant le succès de M. Ravel ? Eh ! Je ne désire qu'applaudir à son succès ! qui d'ailleurs n'infirmes en rien ma priorité dans l'acquis de ce titre « les Miroirs », d'autant mieux que ma pièce comporte musique, ce qu'il me faut répéter, car M. Marnold apparaît très rebelle à la lecture d'autrui.

Parce qu'une œuvre n'obtient pas ou n'a pas encore obtenu le *retentissement*, il appartiendrait à tout survenant de la déposséder de son titre ? Ah ! que non, Monsieur. Bon juge en soupirs et en doubles croches peut-être ! mais en droit ?... *Ne sutor...* Dans la suite de son argumentation, mon adversaire inattendu trouve plaisant de nous faire tous deux cohabiter dans la

Lune! Voilà qui devient gai! M. Marnold offre donc quelque rapport intime ou parentage occulte avec la Lune; je ne m'en doutais guère, mais puisqu'il l'insinue, je n'ose y contredire. Quant à moi, ainsi que l'attestait l'indication finale de ma lettre, je reste, terrestre, 7, rue Pixérécourt. Mais mon insouhaité contradicteur ne semble pas *idone* à lire. Serait-ce pourquoi il parut tout glorieux de ne savoir rien de moi, « jusqu'à mon nom »?

Trop de compagnons de luttés, trop d'anciens amis et autres ennemis affectent de m'oublier pour qu'un de plus, parmi les gens qui me vouent au silence, ait la triste puissance d'aggraver la peine à laquelle ils pensent me condamner.

Passons... et rejoignons notre jovial critique. Je constate qu'il manque un peu d'égards à ses collaborateurs. Une affectueuse expression, que je plaçais en tête de ma lettre, eût induit plus avisé à se renseigner sur mes vieilles relations avec eux, et sans doute à s'épargner l'incivilité d'un commensal qui entend ne pas connaître les amis de la maison. Ah! que M. Marnold eût agi avec plus de prudence et de tact en continuant à m'ignorer!

Hélas! tous les termes et toutes les formes de son intervention si imprévue se tournent ingratement contre lui. Au résumé, leurs manières de démontrer aboutissent seulement à prouver que cet écrivain ne lit rien dans le *Mercure*, sauf ses articles et, malheur souverain! le laissent suspecter de ne savoir pas même se relire.

Que ne songea-t-il à s'informer? Il eût appris que naguère m'advint l'honneur de collaborer au *Mercure de France*; que l'on m'y édita *la Mort du Rêve*, ce livre qui donna lieu à une des plus flatteuses manifestations de notre époque. Soir d'émotion profonde et dont le souvenir fier me revanche assez pour n'en pas vouloir à ceux qui m'ignorent. Je veux parler du banquet présidé par Rodin, et auquel, suprêmement représenté, le *Mercure de France* assistait en nombreuse compagnie d'élite. Dans le style concis de notre suropinant confrère, j'ajouterai que, *vraisemblablement, il n'en pourrait pas dire autant!*

Au demeurant, je veux comme lui et avec lui finir par une charitable parole. Sincèrement *je le plains* d'imposer à son public choisi une si diminuante opinion sur sa probité de critique, alors que, sans la connaître (et sans qu'on l'ait invité), il s'aventure à persifler une pièce qu'entre mes œuvres, et — avant quiconque, — j'ai bien le droit d'affirmer « capitale »!

Veillez agréer, mon cher Vallette, avec ma cordiale poignée de main, toute ma reconnaissance envers votre accueillante impartialité.

P.-N. ROINARD.

§

Le Cinquantenaire de Geijerstam. — Le 5 janvier dernier, les amis de Gustave af Geijerstam, le célèbre romancier et nouvelliste suédois, ont célébré à Stockholm le cinquantième anniversaire de sa naissance. Geijerstam est connu, non seulement en Suède, mais encore dans les principaux pays d'Europe, où ses ouvrages ont été traduits. L'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande ont depuis longtemps reproduit la plupart de ses livres, qui auraient certainement été goûtés en France aussi, si l'on s'était donné la peine de les y faire connaître. Geijerstam publia son premier volume, un recueil de nouvelles, en 1882. Partisan résolu de la tendance naturaliste,